PEINTRES JÉSUITES EN CHINE AU XVIIIe SIÈCLE

MICHEL BEURDELEY

ANTHESE

Sommaire

PRÉFACE 9

CHAPITRE I
Jeunesse de Castiglione. Son entrée à la Compagnie de Jésus. Voyage à la Chine. 19

CHAPITRE II
Jean-Denis Attiret 1702-1768. Jean-Denis Attiret « né entre la palette et le pinceau ». 39

CHAPITRE III
Les Jésuites collaborateurs de Qianlong collectionneur. 67

CHAPITRE IV
Un lazariste à la cour de Kangxi. Téodorico Pedrini 1676-1746. 81

CHAPITRE V
Voyage en Tartarie – Jehol. Chasse à Mulan. Attiret refuse le mandarinat. 89

CHAPITRE VI
Castiglione, Attiret, Sichelbarth et Damascène. Dessinateurs des gravures des *Conquêtes de l'empereur Qianlong*. 109

CHAPITRE VII
Michel Benoît, astronome transformé en fontainier (1715-1774). 123

CHAPITRE VIII
Palais européens Xiyanglou de Yuanmingyuan construits sous la direction des Jésuites. 129

CHAPITRE IX
Aloys Kao et Étienne Yang envoyés privilégiés de Louis XV à la cour de Chine. 145

CHAPITRE X
Les Jésuites portraitistes, peintres de fleurs, peintres animaliers, et la critique chinoise. 151

CHAPITRE XI
Mort de Castiglione 1766. Mort d'Attiret 1768. Dissolution de la Compagnie de Jésus. 173

CHAPITRE XII
Quelques ex-Jésuites à la cour à la fin du règne de Qianlong. 183

POSTFACE
Les Jésuites et la porcelaine. Porcelaines dites jésuites. 195

NOTES 207

NOTICES BIOGRAPHIQUES 210

Chapitre V

Voyage en Tartarie – Jehol
Chasse à Mulan.
Attiret refuse le mandarinat.

« La raison pourquoi l'empereur voulut avoir le Frère Attiret en Tartarie et le récompenser ensuite en le fesant (*sic*) mandarin d'un des tribunaux de sa maison, demande quelques éclaircissements. » écrit le Père Amiot, missionnaire de la Chine, au Père de la Tour, de la même Compagnie, le 17 octobre 1754.

Cette lettre va nous être d'un grand secours, et nous nous permettrons d'en citer de nombreux passages.

Au xve siècle, la lointaine Dzoungarie et le Turkestan oriental, quelquefois appelés Kachgarie, protectorat de l'empire dzoungar (écrit Tchon-kar par le Père jésuite), formaient un État puissant, qui, cependant, avait fait soumission à l'empereur Kangxi. Postérieurement, des troubles de succession survinrent en 1754 et l'empereur Qianlong dut envoyer des troupes commandées par Zhao Hui (1708-1764), maréchal mandchou, contre Dawatsi, puis Amoursana, un des chefs rebelles qui fut vaincu et s'enfuit en Sibérie (voir chapitre VI).

Finalement cette région fut annexée en 1759 et prit le nom de Xinjiang (Nouvelle Marche), nom qu'elle porte toujours.

En 1754, les Kachgars, les plus éclairés, disent les Jésuites, les plus opportunistes dirons-nous, se rallièrent à l'empereur et acceptèrent son invitation terriblement lointaine de se rendre à Jehol, au nord-est de Pékin, pour être reçus par l'empereur « accompagné de toute la Cour, des

régulos, des comtes et de tous les grands ».(1)

Le Frère Attiret, ne faisant pas partie de ce voyage, voulut profiter de cette liberté « pour se renouveler dans sa ferveur et reprendre tous les exercices religieux » un peu délaissés du fait de son travail. « Il se mit en retraite le soir du sixième jour de la cinquième lune, fort éloigné de penser à ce qui devait arriver. »

Le lendemain, le comte De, grand échanson de l'empereur, arriva à quatre heures du matin, « en poste » à Haitian – petite ville près du Yuanmingyuan – où se trouvait la demeure des Jésuites, avec ordre de Sa Majesté d'emmener le Frère Attiret en Tartarie...

Celui-ci, qui s'était flatté d'avoir huit jours à passer religieusement avec son Dieu, dut s'arracher à sa solitude et partir sur-le-champ pour connaître les intentions de l'empereur : « Il fallait que dans trois jours au plus tard, il soit à Jehol... ». Il était probable que Sa Majesté voulût l'occuper à faire le portrait de quelques-uns des principaux étrangers qu'il allait « recevoir en cérémonie au monde de ses sujets », lui dit-on. Attiret refusa le cheval qu'on lui proposait, en disant que sa mule qu'il montait chaque jour pour aller au palais pouvait lui servir également pour le voyage, mais il accepta des habits appropriés à des contrées plus froides.

Le vingt-huitième du même mois (juin), nos voyageurs passèrent Nan ting men, qui est la première « bouche » des montagnes, et à midi traversèrent la Grande Muraille. « Ce titre est trop simple », écrivait le Frère Attiret « pour une si belle chose ! je suis étonné que tant d'Européens qui l'ont vue, nous aient laissés ignorer l'ouvrage immense qui la compose, c'est un des plus beaux ouvrages qu'il y ait au monde, en égard du temps où elle a été faite et à la Nation qui l'a imaginée et exécutée. Je suis bien résolu d'en faire le dessin à mon retour ». Malheureusement ce document n'est pas parvenu jusqu'à nous ; en revanche nous pouvons vous présenter ci-contre une aquarelle de la Grande Muraille, œuvre de Parish, peintre anglais de la suite de Macartney, exécutée quelques années plus tard en 1794. À mi-chemin, Attiret fut reçu par le comte ministre « avec toutes les démonstrations de politesse et de bienveillance, et celui-ci lui fit dresser une tente au voisinage de la sienne ». À peine Attiret fut-il logé que le temps, qui était déjà couvert, « se déchargea par un déluge d'eau qui inonda tout le quartier... La pluie grossissait d'un moment à l'autre, et bientôt la tente chancela ». En fin de compte le cher Frère en fut quitte pour la peur !

Arrivé à Jehol (en parlant ne prononcez pas le e) – Rehe en pinyin, qui signifie étymologiquement en chinois mandarin rivière chaude – est une ville de troisième ordre qui n'a probablement de beau que

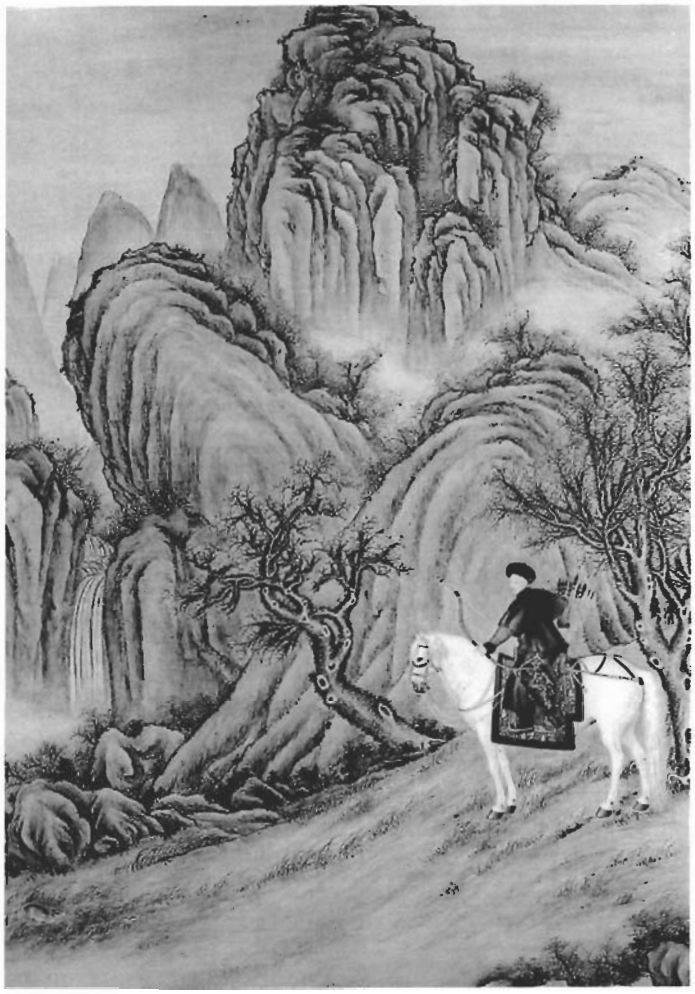
La Grande Muraille, mur de 10 000 lis dont le premier tronçon remonte au Ve siècle avant J.C. Hérissé de fortins et tours de guet, elle serpente du **Gansu à l'Ouest, jusqu'à la mer Jaune à l'Est** passant au nord de Pékin.
Aquarelle de W H. Parish, peintre de l'ambassade de Macartney à Pékin. (1793-1794). British Library. Londres.

Superbe portrait équestre de l'empereur Qianlong passant les troupes en revue, attribué à Castiglione. Peinture sur soie. 3,92 x 2,32 m. Musée du Gugong. Pékin.

le palais de l'empereur, mais dans une région superbe. Si l'on en croit Sven Hedin qui écrit ces quelques lignes dans *The Handbook of Jehol*, Qianlong aimait particulièrement la région de Jehol mise à la mode, je puis dire, par son grand-père... « Les hautes montagnes, les précipices et les escarpements, les eaux et la forêt, la cigogne et le chevreuil, le vol de l'aigle ou le jeu des poissons, les bâtiments de Jehol dans l'ombre des racines, ses pavillons à côté des ruisseaux, son herbe luxuriante, et ses arbres centenaires offrent un spectacle d'une telle beauté qu'on oublie tous les soucis du monde. »

Attiret fut logé dans le propre hôtel du ministre, où on lui donna « un appartement des plus honorables. De surcroît, on lui promit de lui faire servir des mets maigres certains jours de la semaine ».

Le ministre ajouta que l'empereur voulait probablement : « faire le dessin de la fête qui allait se passer » ; Ce serait le Da yan



L'empereur Qianlong chassant le lièvre probablement à Jehol, par Castiglione. Collection du Palais Impérial, Pékin.

yan, la cérémonie du grand festin que Sa Majesté devait donner en l'honneur du régulo (prince) de Tartarie, qu'on attendait incessamment. « Le 4 juillet on vint à onze heures du soir intimer au Frère Attiret un ordre de l'empereur de se rendre le lendemain au palais afin qu'il peignît, ou du moins dessinât tout ce qu'il se passait dans la cérémonie. »

Attiret obéit ; sur place « il n'y avait que confusion dans ses idées et qu'embarras par le choix qu'il devait faire. Il voyait tout et ne voyait rien. Il tailla plusieurs crayons, en homme qui cherchait à gagner du temps, et rien ne lui venait encore »... « Mon imagination à la glace ne me représentait les objets que j'avais vus... que dans une confusion et un chaos où je ne pouvais rien débrouiller. Enfin aiguillonné par la nécessité, je saisis le moment de l'arrivée de l'empereur dans le lieu du Da yan yan. Point flatteur pour ce prince qu'on y voit du premier coup d'œil dans tout l'appareil de sa grandeur. Il crayonne rapidement tout ce qui s'offre, et quelques centaines de figures, sans compter les assortiments... ». Il fallait livrer son ouvrage avant la nuit... Il se

rendit lui-même au palais pour connaître la réponse de Sa Majesté. Elle fut des plus flatteuses... Tout était *hen hao*, c'est-à-dire très bien.

Lors de ces fêtes, l'empereur décora du titre de régulos, comtes et grands seigneurs, onze des principaux transfuges (c'est dans le texte du Père Amiot) et c'est pour ces seigneurs qu'on avait mandé Attiret, afin que celui-ci leur « tirât le portrait ».

Pour comble de malheur, le pauvre cher Frère fut attaqué « d'un rhume de poitrine, accompagné d'un cours de ventre » (dysenterie) et d'une fièvre assez violente qui dura quelques jours. L'empereur envoya son médecin personnel et après un jour de repos, Attiret « dut aller chaque jour au palais, y travailler du matin au soir dans la salle où les courtisans s'assemblaient... ils étaient tous les jours sur mes épaules, à me faire mille interrogations, toutes disponibles et auxquelles il fallait répondre, et faire mon ouvrage en même temps... » écrit Attiret.

« Ces Tartares, peu accoutumés à se voir reproduire ainsi, étaient émerveillés de se reconnaître sur une toile et de se retrouver avec tous leurs agréments... Ils riaient les uns des autres lorsque après quelques coups de pinceau, ils apercevaient un peu de ressemblance, mais quand elle était entière, ils étaient comme extasiés ! »

Cependant, dès qu'un portrait était terminé, on le montrait à l'empereur qui l'examinait à loisir, puis exprimait son opinion... opinion bien souvent flatteuse, et honorable pour le peintre... Ce qui augmentait encore leur admiration pour Attiret qu'ils considéraient comme une sorte de magicien, c'est que chaque jour un mandarin, en habit de cérémonie, lui apportait des mets de la table de Sa Majesté.

Après que les onze portraits eussent été achevés et approuvés, le Frère Attiret reçut l'ordre de « mettre en grand » le dessin de la cérémonie que nous évoquions au début de ce chapitre. « Il avait à peine commencé que l'empereur entra lui-même et d'un air plein de bonté lui demanda s'il était bien remis de sa maladie, lui fit quelques questions obligeantes, dit qu'il n'était pas bien là, et qu'il fallait le placer sur-le-champ dans le Da yan c'est-à-dire dans la salle du trône. Il fallut obéir.

« Quelques jours plus tard, après avoir fait rapporter un certain papier de Corée (2), et des couleurs de Haitian, Attiret fit le portrait de l'empereur.

« Le peintre se surpassa. Il n'y eut aucun coup de pinceau qui ne portât et la première ébauche en fut à peine commencée que l'empereur s'écria en se levant : « Cela est très bien. Il y a deux heures que je suis ici, c'en est assez pour aujourd'hui. Ce que le prince trouva de plus flatteur pour lui, c'est de s'y voir avec une grosse tête et avec l'apparence d'une taille au-dessus de l'ordinaire. » Tout un chacun, si grand soit-il, a des faiblesses : Louis XIV se faisait portraiturer avec des talons très hauts, car il était de petite taille.

Le dzoungar Ayusi attend les rebelles à la lance, par Castiglione.
Un poème de l'empereur Qianlong, que l'on peut résumer ainsi : « Dawatsi ayant rassemblé dix mille soldats, Qianlong envoya Ayusi avec vingt-cinq combattants pour les attaquer par surprise ». Musée national de Taibei.

Cependant, les subtils Jésuites ne paraissent pas, dans leurs écrits, avoir compris que cette série de chefs chinois et princes éleuthes, exécutée incontestablement un peu rapidement, devait servir d'éléments pour une suite de grandes peintures reproduisant les principaux personnages qui s'étaient distingués lors des campagnes aux confins de la Chine. C'est vers 1755 que cette grande idée, médiatique dirons-nous, fermenta dans l'esprit de l'empereur. En effet, dans la biographie d'Attiret par le Père Amiot, on peut lire que : « dès que les troupes de l'Empire eurent remportées quelques victoires, un ordre immédiat fut donné de brosser les portraits des vainqueurs. » En quelque sorte nos dévoués missionnaires devenaient « des dessinateurs-reporters aux armées ». Cette idée de galerie de portraits de personnages officiels méritants s'inscrivait d'ailleurs dans l'histoire artistique chinoise, puisqu'on voit vingt-huit portraits commandés par un empereur des Han et, sous les Tang, vingt-quatre portraits peints par Yan Liben.

Portrait d'un duc mongol par J.-D. Attiret peint vers 1755. Peinture à l'huile sur papier 0,70 x 0,53 m.
Museum für Völkerkunde Kunst, Berlin.

Nous reproduisons ci-contre, grâce à l'amabilité du conservateur du Museum für Völkerkunde Kunst de Berlin, deux portraits de princes mongols faits à cette époque, dont nous raconterons la vie aventureuse au prochain chapitre.

Il existerait encore aujourd'hui, dans les archives des ateliers du palais de Pékin, des petits portraits peints à l'huile que l'on attribue à Castiglione, Attiret, ou Sichelbarth, si l'on en croit le sinologue Ka Bo Tsang, auteur d'un article fort bien documenté (3).

Portrait d'un duc mongol par J.-D. Attiret peint vers 1755. Peinture à l'huile sur papier 0,70 x 0,53 m. Museum für Völkerkunde Kunst, Berlin.

Tout ceci va se concrétiser vers la fin de 1759 et le début de 1760. Les portraits étant faits, il n'y avait plus qu'à donner la pose à tous ces personnages dans une suite de seize grands tableaux, dont les dessins furent postérieurement repris par les peintres jésuites si l'on en croît le Père Hallerstein (4). Pourquoi cette hâte ? Sans doute parce qu'ils étaient destinés à orner les murs du palais de Ziguang, qui devait servir de cadre aux cérémonies et célébrations des victoires militaires.

Pacification de la Dzoungarie. Détail d'une grande peinture par Jiang Pu, illustrant « L'assaut nocturne à Geden Ayula » Musée d'Histoire chinoise, Pékin.

Nous reproduisons au chapitre VI un de ces grands tableaux, œuvre d'Attiret et non de Castiglione, selon le grand spécialiste M. Yang Boda. Pour faire face à ce délai très court, il fut créé sur les ordres de l'empereur trois groupes qui s'attelèrent à cette tâche.

Un premier groupe comprenait un ou deux peintres missionnaires, Castiglione, Attiret ou Sichelbarth, et quelques apprentis chinois qu'ils dirigeaient Les missionnaires étaient responsables des traits du visage qu'ils savaient rendre réalistes grâce aux techniques occidentales comme les couches de couleur, la gradation des teintes, les effets d'ombre et de lumière, le tout avec discrétion afin de se marier avec la technique chinoise.

Les deuxième et troisième groupes étaient composés de peintres chinois qui utilisaient les techniques linéaires traditionnelles de l'art chinois. Les plus habiles dessinaient les armes avec une grande précision.

Hélas, bien que Qianlong désirât ardemment tous ces portraits pour la fête de la

Victoire, ce projet s'avéra trop lourd pour être mené à bien dans le délai voulu. Le banquet eut lieu le troisième jour du troisième mois de 1760, mais l'ensemble des peintures « correctement corrigé » ne fut exposé que l'année suivante, après le ravalement du Ziguang ge.

Des peintures des grands personnages, héros de ces campagnes lointaines, il fut exécuté trois versions. La première fut exposée au Ziguang ge. Au-dessus de chaque portrait se trouvait une inscription en chinois et en mandchou, qui indiquait le nom du soldat ou du fonctionnaire, son rang son titre, souvent aussi la date du règne de Qianlong. Une seconde version fut exécutée en 1760 à la demande de l'empereur, et une troisième version postérieurement. De temps en temps apparaissent sur le marché des arts quelques-uns de ces tableaux, dont un certain nombre, que nous vous présentons au prochain chapitre, se trouve dans les musées de Berlin et d'Amérique du Nord.

Chasse de Mulan.

Cependant il ne faut pas oublier l'activité principale de l'empereur Qianlong, dans cette région au nord-ouest de Pékin, que les Chinois appellent maintenant non pas Jehol ou Rehe, mais du nom de la province, soit Chemde. La cour de Pékin se transportait en effet chaque année, comme nous l'avons vu, aux confins de la Mongolie, à Jehol et y passait plusieurs mois, où la principale activité était la chasse, et quelle chasse !

Si l'on en croit Lucie Rault-Leyrat (6) « chaque année au solstice d'automne, après la fête de Bailu, accompagné des aristocrates mandchous et mongols, l'empereur Qianlong redevenait chef des hordes tartares », déployant dans ses battues de chasse une stratégie toute militaire, dont la forme la plus spectaculaire était la battue dite d'encerclement : le *xingwei* (en France le nom est moins poétique, on parle de chaudron), où les soldats des Huit Bannières, poussant des « youyou », imitant le cri du cerf, encerclaient des centaines de kilomètres carrés du territoire dit « chasse de Mulan » en se rapprochant du centre où se trouvait la yourte de l'empereur.

Grâce à Castiglione (Lang Shining) et à de nombreux peintres chinois, Jin Kun, Ding Guanheng, Wu Gui, Shi Shihong, nous suivrons les actions de chasse à Mulan en déroulant les quatre rouleaux du musée Guimet, qui ont une longueur de soixante mètres.

Le rouleau n° 1 montre l'arrivée à cheval de l'empereur, accompagné de nombreux seigneurs, au campement. Le rouleau n° 2 représente l'empereur assis à la tartare, contemplant un combat de lutteurs au milieu de très nombreuses tentes (voir reproduction).

Détail de la chasse à Mulan aux environs de Jehol, par Castiglione et des peintres chinois. Ici arrivée de l'empereur au campement principal. 0,77 x 27 m. Mus Guimet. Paris.

Détail de la chasse à Mulan, district des environs de Jehol où, chaque année, à l'automne, l'empereur chassait. Deuxième rouleau : l'empereur devant sa tente regarde des lutteurs, par Castiglione. Musée Guimet. Paris.

Détail de la chasse à Mulan. L'empereur monté sur un cheval blanc à la tête de ses troupes. Musée Guimet. Paris.

Dawatsi, ancien chef des Dzoungars, exilé à Pékin, épousa une princesse chinoise. Tableau par Attiret vers 1755. Museum für Völkerkunde Kunst, Berlin.

Quant au troisième, il évoque un banquet mongol, et le quatrième les péripéties de la chasse dite d'encerclement.

Évidemment au cours des années, ces mœurs tribales s'estompèrent du fait de la sinisation de la dynastie, d'autant plus qu'en 1820 l'empereur Qianlong fut frappé par la foudre au cours d'une chevauchée à Rehe !

Mais cependant, encore aujourd'hui, les guides locaux nous invitent à entendre le brame du cerf à Mulan, et ils ne peuvent résister au désir de montrer leur érudition en citant ces quelques vers de l'empereur Qianlong :

« Parmi les animaux, nombreux sont les cerfs aux grands bois,

On peut les tirer en sifflant, tandis que volent les oies sauvages. »

Attiret nommé mandarin !

L'histoire de la nomination avortée au mandarinat d'Attiret mérite d'être contée. Attiret est à peu près rétabli. « Étant alors dans le jardin, raconte-t-il, occupé à dessiner, l'empereur s'est arrêté pour voir ce que j'avais fait, et m'a demandé si je n'étais point fatigué, il m'a fort recommandé de marcher doucement... Il a trouvé que le dessin que j'avais fait de sa personne, soit à cheval, soit porté en chaise, était trop renversé en arrière... Quelques jours se passent...

Le matin du troisième jour de la sixième lune, l'empereur est venu, ...il m'a fait

corriger quelque chose dans l'attitude du Tartare qui tire la flèche. Le soir, il m'a envoyé son tableau pour l'achever. Il ne restait à faire que le carquois, la queue de cheval, et la botte du cavalier... »

À l'aube, quelques jours plus tard « à cinq heures du matin un mandarin en me voyant prononça le mot *da xi* (mes compliments). Je lui demandai sur quoi. Il me répondit que l'empereur m'avait fait mandarin... Je le priai instamment de dire à l'empereur que je ne pouvais pas recevoir le mandarinat, parce que, en me faisant religieux, j'avais renoncé aux honneurs de ce monde. Il me répondit que ce n'était pas son affaire ».

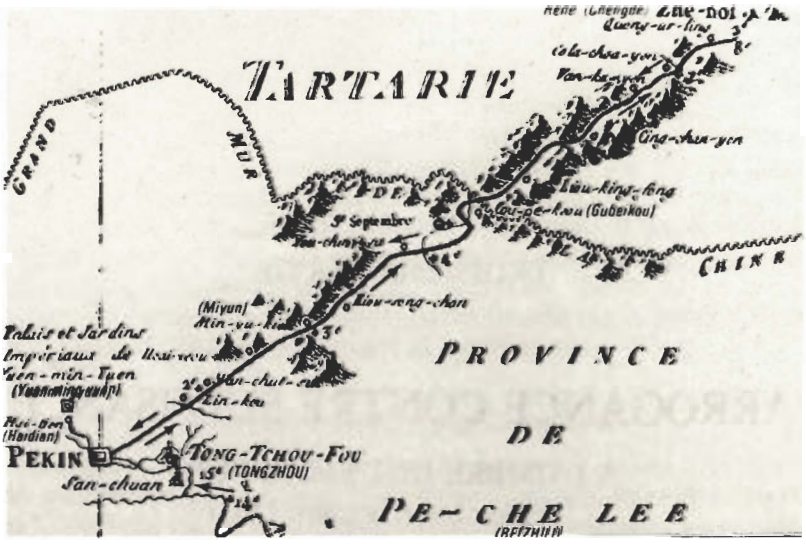
Le même soir, Attiret reçut la visite d'un autre ministre qui l'informa que l'empereur, ayant été parfaitement content de son portrait, le faisait mandarin du quatrième ordre. « Je me suis jeté à ses pieds et lui dit les raisons que le bon Dieu m'a suggérées. Mais hélas tout ça en vain. » Le lendemain, « m'étant rendu au palais, l'empereur m'a envoyé chercher pour que je le visse tirer l'arc... M'ayant aperçu, il me dit d'un air fort gracieux : « Viens, viens, approche-toi ; regarde-moi tirer de la flèche et reste ici pour tout voir... ». Après avoir lancé quelques flèches, il m'a regardé plus attentivement et s'est aperçu que je n'avais pas mis sur mon bonnet la marque à laquelle on distingue les mandarins, il a demandé au ministre s'il ne m'avait pas intimé ses ordres. Le ministre lui dit alors qu'il l'avait fait et les réponses que je lui avais données... » La cérémonie finie, j'ai attendu l'empereur à la Cour, à deux genoux, pour le remercier selon la coutume, pour le bienfait dont il voulait me gratifier : « Tu ne veux pas être mandarin, m'a dit l'empereur, pourquoi cela ? – Votre majesté en sait la raison, lui ai-je répondu, je suis religieux et comme tel je ne puis jouir de ces sortes d'honneur qui ne s'accordent pas à mon état – Mais le Frère Castiglione est bien mandarin. Il est cependant religieux comme toi... et le Père Hallerstein qui est au tribunal de mathématique... »

Attiret, fort embarrassé, balbutie quelques mauvais arguments et termine : « Je ne sais pas parler, ni n'entends assez bien le chinois. » L'empereur parut satisfait de ces réponses et parla d'autres choses. Ainsi conclut Jean-Denis : « Grâce à Dieu, à la Sainte Vierge et à notre saint protecteur saint Ignace, l'affaire est finie. Je ne dirai pas ce que j'ai souffert pendant le temps de cette négociation. » Mais peut-on encore parler de négociation dans un dialogue de sourds ? Quelle fut la réaction intime de l'empereur. Au premier chef, on peut penser qu'il ne comprit pas très bien les raisons profondes de ce refus, mais ensuite celui-ci ressentit certainement une admiration profonde pour le cher Frère.

« Le refus d'Attiret d'être fait mandarin de quatrième classe, et son désir de protéger la religion » lui valut les félicitations de la Propagande de Rome, office très attaché aux grands principes (5).

Séance de tir à l'arc à Jehol. Grande peinture qui décorait le Pavillon de Ziguang par J.-D. Attiret.
Grâce à l'obligeance de M. Yang Boda, Pékin.

Pendant ce séjour en Tartarie – une cinquantaine de jours – Attiret fit vingt-deux portraits à l'huile, quatre dessins des diverses cérémonies. Il rentra à Pékin à la fin de l'été 1754 maigre, pâle, le dos courbé et ne marchant qu'avec beaucoup de difficultés. Après quelques semaines passées à Pékin, dit encore le Père Amiot, « le repos lui rendit des forces, il se porte bien aujourd'hui et il doit retourner à Jehol avec le Père Sichelbarth et le Frère Castiglione pour immortaliser par le pinceau de nouveaux « transfuges » venus d'Asie centrale ».



Carte du nord-ouest de la Chine montrant la route que dut emprunter Attiret pour se rendre de Pékin à Jehol en Tartarie. Collection de l'auteur.

Chapitre VI

Castiglione, Attiret, Sichelbarth et Damascène. Dessinateurs des gravures des *Conquêtes de l'empereur Qianlong*.

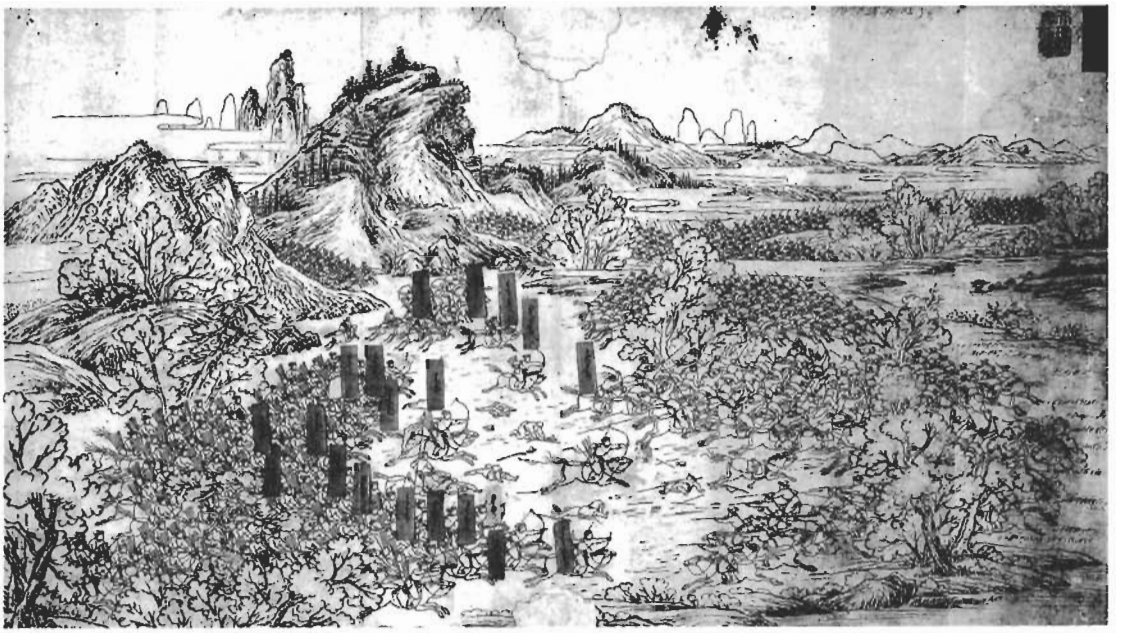
« L'EMPEREUR QIANLONG. – Apparemment, c'est dans votre pays que se trouvent les plus habiles graveurs ?

LE PÈRE MICHEL BENOÎT . – Il y a aussi dans quelques royaumes de l'Europe des graveurs très habiles ; mais le gouverneur de Canton nous a fait l'honneur de préférer ceux de notre royaume, et a confié aux commandans (*sic*) de nos vaisseaux l'exécution de cet ouvrage.

L'EMPEREUR QIANLONG : – N'est-ce pas vous autres qui, d'ici avez indiqué votre royaume et avez écrit pour cela ?

LE PÈRE MICHEL BENOÎT. – Nous qui ne sommes que de simples religieux, et qui n'avons dans le monde aucune autorité, nous nous serions bien gardés de prendre sur nous une affaire qui regardait Votre Majesté. Il est vrai que les Européens, qui résident ici, ont fait sur son ordre, des mémoires qui ont été envoyés en même temps que les premiers dessins ; mais dans les mémoires, ils ne faisaient qu'avertir le graveur, quel qu'il fût, de la conformité entière que les planches devaient avoir avec les dessins, conformément au désir de Votre Majesté, de la quantité d'estampes que vous souhaitiez qu'on en tirât, et des autres circonstances que vous aviez vous-même indiquées.

Ces mémoires ayant été envoyés au gouvernement de Canton avec les ordres de Votre Majesté, il a donné aux chefs des Français qui résident dans cette ville, la



La victoire de Khongos, où les partisans d'Amoursana furent défaits en 1758. Dessin d'Attiret exécuté en Chine en 1766, gravé pour J.-P. Le Bas du Cabinet du roi en 1774 à Paris. A la partie supérieure de cette page l'esquisse préparatoire du dessin d'Attiret retrouvé à l'université de Tanjin au Japon.
Collection de la Bibliothèque nationale et université de Tanjin.

commission de faire exécuter dans notre royaume, les ordres de Votre Majesté, relativement à ces gravures.

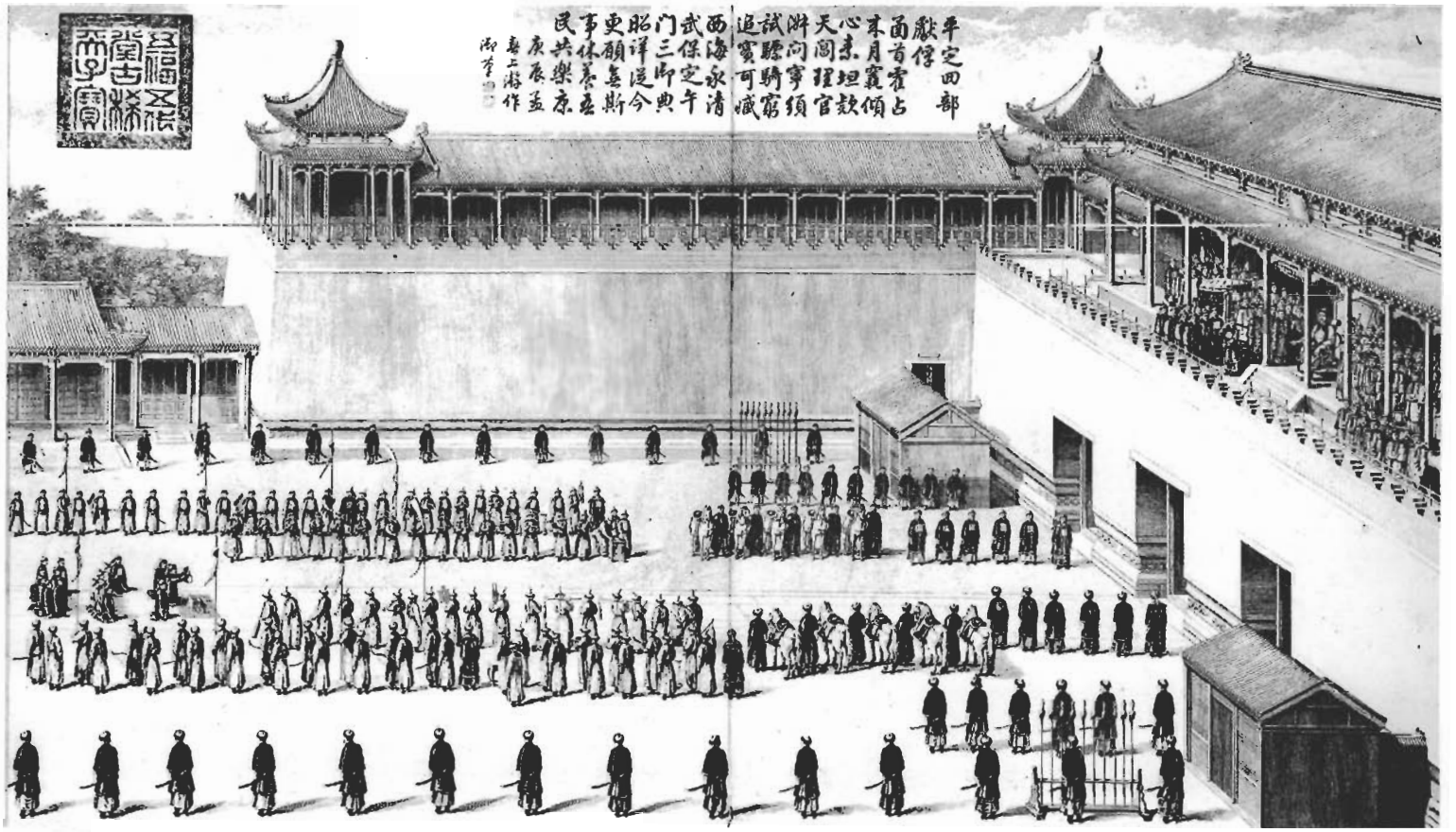
L'EMPEREUR QIANLONG. – N'y a-t-il pas plus de quatre ou cinq ans que les dessins de ces gravures ont été envoyés ?

LE PÈRE MICHEL BENOÎT. – Il y a à peu près ce temps-là. Dès que les premiers dessins furent arrivés en France, le ministre du roi, qui a le département de ces sortes d'ouvrages, voulut que ces gravures fussent exécutées d'une manière digne du grand prince à qui elles étaient destinées, et chargea de cette exécution le chef des graveurs de notre roi, en lui recommandant de n'employer que les plus habiles. Les premières planches, ayant été exécutées, ce ministre jugea, que tout délicat qu'en était le burin, l'espèce de gravure qu'on avait adoptée, ne serait peut-être pas du goût de Votre Majesté. Il aima donc mieux sacrifier ces premières planches, et en faire recommencer d'autres dans un goût qu'il désigna lui-même, persuadé que ce goût plairait davantage à Votre Majesté. Cet incident a été cause que les planches n'ont pas été exécutées aussi promptement que nous l'aurions désiré. »

Ce dialogue fictif que l'on peut situer vers 1770 entre l'empereur Qianlong et le Père Michel Benoît, provenant d'un petit in-octavo intitulé *Curiosités naturelles, historiques et morales de l'Empire de Chine* par Antoine Caillot, Paris, 1819 (1), relate en termes choisis tous les efforts déployés en Chine par les dessinateurs jésuites des fameuses *Conquêtes de l'empereur de Chine*, les Frères Giuseppe Castiglione, Jean-Denis Attiret, les Pères Ignace Sichelbarth et Jean Damascène, qui devint Mgr Sallusti, évêque de Pékin en 1778. Les quatre premiers dessins, dont *Le Combat d'Arcul* par Attiret, arrivèrent en France le 10 août 1766, les douze autres dessins en juillet 1767.

Nous pouvons vous montrer ici pour la première fois les esquisses originales retrouvées au Japon, qui sont du même format que les dessins envoyés en France, et bien entendu des gravures. Une esquisse est de la main d'Attiret et une de Giuseppe Castiglione. Comme on le sait, les dessins originaux envoyés en France ont disparu, probablement sous la Révolution française.

Le combat de Tonguzluq. Probablement épisode où le général Tchao Hoei essaie de réduire Yankand.
Par Castiglione et gravé par Augustin de Saint-Aubin en 1773.
A la partie supérieure de la page, l'esquisse préparatoire de Guiseppe Castiglione, retrouvée à l'université de Tanjin au Japon.
Collection de la Bibliothèque nationale et université de Tanjin.



On offre à l'empereur les prisonniers faits lors de la pacification des tribus mulsumanes ». Dessin d'Attiret, gravé par Masquelier
« La tête d'un rebelle est offerte à l'empereur Qianlong ». Collection Jean-Michel Beurdeley.

En France, le marquis de Marigny (2), frère de Mme de Pompadour, et directeur des Bâtiments du roi, sachant l'importance que l'empereur de Chine attachait à la réussite de cette suite de seize gravures qui allait révéler « *urbi et orbi* la conquête du royaume de Changar et des pays mahométans voisins », en fait, l'annexion de la Dzoungarie et du Turkestan oriental, pays des Éleuthes, par les Mandchous, prit l'affaire en main et chargea Cochin, de l'Académie de peinture et sculpture, de choisir des graveurs de talent : ce seront Augustin de Saint-Aubin, Jean-Philippe Le Bas, B.-L. Prévôt et Jacques Aliamet. D'autres graveurs se joindront bientôt à l'entreprise : Denis Née, Louis-Joseph Masquelier, puis Philippe Choffard et N. de Launay.

Rien ne fut négligé ; on fit venir d'Angleterre des planches de cuivre, on fit exécuter un papier spécial nommé « Grand Louvois », adapté aux dimensions des gravures. L'imprimeur choisi fut le sieur Beauvais, réputé pour ses talents et sa probité.

Comme nous le voyons dans le dialogue entre l'empereur et Michel Benoît, les

Matchang attaque le camp ennemi. Peinture sur papier par Castiglione datée année Kimao de Qianlong (1759). Long poème de l'empereur Qianlong à la louange de ce général. (0,38 x 2,85 m). Musée national de Taibei.

soucis de perfection et, avouons-le maintenant – d'après des recherches faites par mes soins aux Archives – le manque de régularité dans le paiement des différents artistes et fournisseurs, occasionnèrent de grands retards (3) : le premier lot de sept gravures n'arriva à Pékin qu'en décembre 1772 et le dernier en 1775. À cette date, Castiglione et Attiret étaient morts depuis quelques années ! (4)

Les « hannistes » de Canton (5), c'est-à-dire les marchands privilégiés de l'empereur, chargés de négocier les affaires importantes avec les « diables étrangers », versèrent pour ces gravures la somme totale de deux cent quatre mille livres à la Compagnie française des Indes.

Suivant les termes du contrat fort précis, toutes les gravures ainsi que les cuivres furent, par sécurité, renvoyés en Chine sur différents bateaux en 1774. (Dans le contrat il était prévu deux cents gravures – ainsi que des cuivres – mais par précaution, il en fut envoyé le double.)

D'autre part, en France, des exemplaires furent réservés à la famille royale, et à la bibliothèque du roi. Ceux-ci furent montés sous glaces, avec bordure d'ébène à filets d'or. Les huit premières gravures avaient été remises à Sa Majesté le 28 juin 1772 par M.M. de Masay d'Arcy de Sainte-Catherine et Lemoine, directeurs de la Compagnie, présentés par l'abbé Terray alors contrôleur général des finances, les dernières furent offertes à Louis XVI en présence de Turgot le 24 juillet 1775. De plus, Louis XVI offrit à son ministre Necker, une série des dites gravures qui se trouve encore aujourd'hui au château de Coppet près de Genève. (6)

Bertin, ministre infatigable, et amateur distingué, dont la vente publique en 1794, après son décès, fit sensation par son éclectisme, parmi les rares collectionneurs encore à Paris à cette époque, ne manqua pas de se réserver une suite complète pour son cabinet de la rue Neuve des Capucines, mais il refusa une série aux

Portrait du général Fuheng, rouleau vertical, 1760, artiste anonyme. Grâce à l'amabilité de Sotheby's New York.

héritiers d'Attiret à Dole. Cependant, il y eut certainement des fuites puisque j'ai retrouvé, dans le compte rendu d'une vente de succession Saint-Aubin en 1808, notre série, qui fut adjugée quatre cent quatre-vingt-dix-sept francs (7).

Malgré sa rareté, il m'est arrivé de vendre plusieurs fois à l'Hôtel Drouot, dans ma carrière d'expert, cette suite des *Conquêtes*. Mais la vacation qui me laisse le plus de regret est celle de 1952. Le catalogue comprenait en première partie la collection des objets chinois archaïques du marquis de Ganay, et, dans la deuxième partie, des objets et livres appartenant à divers amateurs, dont ceux d'un de mes vieux amis M. R., ancien banquier à Pékin vers 1930 ; celui-ci acquit par l'entremise d'un courtier chinois bien connu, surnommé « Le Petit Lapin », d'excellents objets, provenant « des coffres aux Cent Trésors », éventrés et pillés par les eunuques du palais, quelques années plus tôt. Parmi ces achats, M. R. m'avait confié une série de gravures des *Conquêtes*, certainement des retirages chinois, car à la partie supérieure, il y a des poèmes de la main de Qianlong qui authentifient le sujet représenté. Cette rareté n'échappa pas aux conservateurs de la Bibliothèque nationale qui s'en rendirent acquéreurs.

Pourquoi ce regret ? C'est que, outre la série des *Conquêtes*, se trouvait une planche en cuivre gravée par Le Bas, représentant la bataille de Khorgos, d'après des dessins du Frère Jean-Denis Attiret, qui fut adjugée quelques milliers de francs !

Mais pour comprendre l'intérêt que l'empereur Qianlong portait à ces gravures qui immortalisaient ses conquêtes en Haute-Asie, il nous semble indispensable de faire un petit historique des événements qui s'enchevêtrent, où la mansuétude impériale la plus grande alterne avec les traitements les plus barbares.

Au début du XVIIIe, la Dzoungarie, dirigée par Galdan Tseren, est un pays vassal de la Chine, avec qui elle entretient de bons rapports, mais à partir de 1745, date de la mort de celui-ci, les rivalités entre les clans se multiplient, chacun voulant s'emparer du pouvoir. Namjar, le second fils du défunt, étant trop faible, les partisans de son frère illégitime, Lama Darja, le neutralisèrent et le remplacèrent par Darja en 1750. À nouveau des troubles éclatèrent : les nobles ne voulaient pas de ce bâtard. Dawatsi était parmi ces opposants, ainsi qu'un autre seigneur du nom d'Amoursana.

Ce groupe, bien que peu nombreux, était très déterminé. Il prit le pouvoir à Kuldja et Dawatsi devint le chef des Dzoungars en 1752. Amoursana fut récompensé avec largesse, mais Dawatsi se révéla être d'un tempérament tyrannique et Amoursana partit en dissidence en 1754 ; ce dernier prêta serment d'allégeance à Qianlong, qui lui confia en retour une armée de cinquante mille à soixante mille hommes, pour se débarrasser de Dawatsi, ce qui fut fait

en 1755. Le tyran, fait prisonnier, enfermé dans une cage en fer, arriva ainsi à Pékin. La voie est libre pour Amoursana qui, bientôt, détourne une partie de l'armée des Qing à son profit. Il se fait reconnaître comme le chef suprême des Éleuthes et se fixe à Kuldja. Qianlong, irrité à juste titre de ce retournement, organise une deuxième expédition punitive, qu'il confie au général Zhaohui. Cette fois-ci, il s'agissait d'exterminer Amoursana et les derniers Éleuthes (8).

De son côté, à Pékin, Dawatsi sut se ménager les grâces de l'empereur, et épousa même une princesse de sang impérial ! Avouons qu'il dut peut-être ce changement de fortune à la défection d'Amoursana.

Après quelques combats indécis, Amoursana dut se réfugier en Sibérie et, « après avoir traîné de désert en désert et de caverne en caverne, mourut de la petite vérole ». Les autorités chinoises réclamèrent sa dépouille mais, nous raconte le Père Lefèvre, qui était à Pékin à cette époque, les Russes se bornèrent à répondre : « qu'il n'était point dans l'usage de déterrer les morts. »

La répression des Éleuthes fut sévère, les Dzoungars, systématiquement éliminés, demandèrent bien tardivement leur indépendance...

Cependant deux frères mahométans, de leur vrai nom Burkhan Ardin et Khori Khan, vassaux des Dzoungars, nommés par les Jésuites « Hotchom », reprirent les hostilités en 1758. Ils se disaient les légitimes successeurs d'Amoursana : « après avoir ramassé tous les débris des troupes vaincues et fugitives, après avoir excité leur courage et ranimé la valeur d'un petit nombre de hordes de Tartares mahométans, pour tâcher, avec leur secours, d'empêcher la ruine totale d'un État ébranlé jusque dans ses fondements après avoir livré des batailles, soutenu des sièges, battus par le grand nombre, chassés d'Ouché, d'Illy, d'Irguen, et de Kachgar, (ils furent) contraints de se réfugier chez le sultan de Badakchan, lequel, ne voulant ni les livrer ni empêcher les troupes impériales d'entrer dans sa ville, les laissa se défendre seuls et mourir en braves, les armes à la main. »

« Le cadavre du premier des Hotchom, sa tête coupée, apportée en triomphe à Pékin et placée avec appareil sur une des portes intérieures du palais de l'empereur, en présence de Sa Majesté et de toute la Cour », est représenté sur une des gravures d'Attiret. « Là, exposée aux yeux de toute la terre, elle était bien moins un trophée pour les vainqueurs qu'un objet de terreur pour les vaincus. »

Une cérémonie grandiose eut lieu en avril 1760 à six lieues de la capitale, où Zhao Hui et d'autres valeureux généraux reçurent les plus grands honneurs de l'empereur Qianlong ; nous en reparlerons à la fin de ce chapitre.

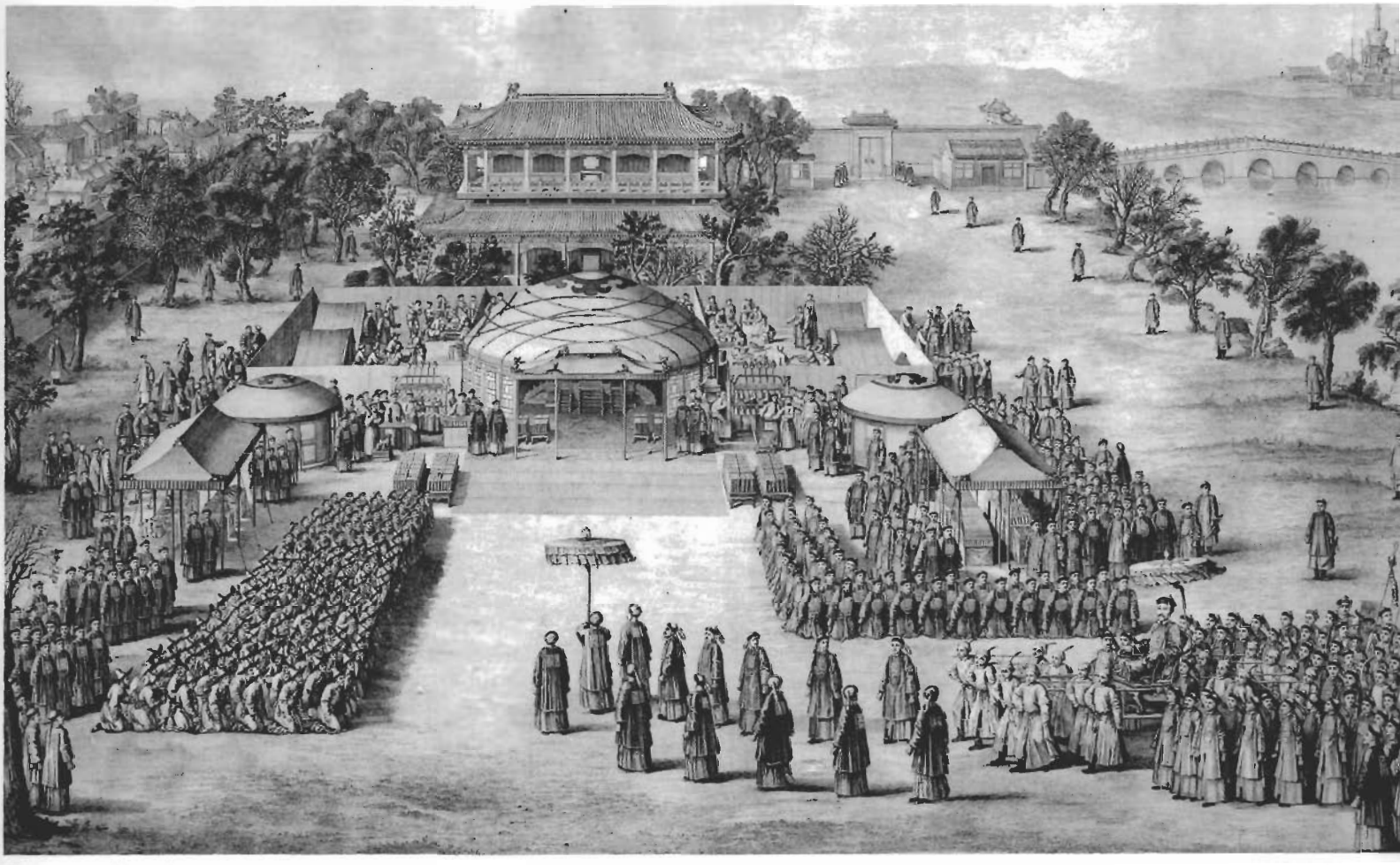
Tous ces événements connus, il n'y avait semble-t-il qu'à suivre l'ordre

Banquet de victoire après la conquête de l'Asie centrale (1755-1759).
Dessin d'Attiret ou de Castiglione. Tableau du Palais Impérial.
Grâce à l'obligeance de M. Yang Boda. Pékin.

chronologique pour classer ces estampes, mais comme il est écrit dans le *Précis historique*, « les mandarins chargés par l'empereur d'envoyer ces dessins en France, n'ont transmis aucune instruction à cet égard ; en sorte que les détails qu'on a pu nous procurer, sont simplement le résultat de quelques témoignages que l'on a recueillis avec soin et dont on a formé un précis historique qui peut bien suffire à donner une connaissance générale des événements représentés dans ces gravures ». L'auteur poursuit : « On n'a point adopté les explications qui ont été faites pour l'exemplaire appartenant au roi parce qu'elles manquent en général de détails et qu'il y en a même qui semblent n'avoir aucun rapport avec le sujet !»

Ainsi j'espérais que le *Précis historique* retrouvé me donnerait la « clef », puisque l'auteur se targuait de suivre les faits chronologiquement, mais hélas cette dernière classification ne me satisfait guère, et je préfère me rapporter aux sources chinoises que l'éminent sinologue Paul Pelliot a dépouillées et commentées dans un long article du *Toung bao*, Leide, 1921 (Remarquons au passage que le titre de cette savante revue archéologique est curieux, car un *Toung bao* est en réalité une sapèque d'époque Qianlong !).

Mme Pirazzoli t'Serstevens a repris le même ordre que celui de Pelliot dans un petit catalogue d'une exposition des gravures des *Conquêtes* au musée Guimet (1968–1969).



L'empereur offre un banquet de victoire aux officiers et soldats qui se sont distingués. D'après un dessin de Castiglione ou d'Attiret. Gravure de Le Bas. 1770. Collection de la Bibliothèque nationale. Paris.

Portrait du général mandchou Huerchaba, exécuté pour le Pavillon Zigurang, daté 1760, artiste anonyme. Grâce à l'amabilité de Sotheby's New York. Metropolitan Museum of Art, New York.

En expert scrupuleux, avec notre ami Antoine Chen, je suis allé dans les réserves de la Bibliothèque nationale, et je pus, grâce à Mme Jettaz, m'assurer que l'ordre des gravures suggéré par Pelliot correspondait bien à l'exemplaire impérial, avec inscription de l'empereur, que j'avais vendu à Drouot il y a plus de quarante ans et que j'évoquais dans la préface. (Pelliot ne pouvait le connaître puisqu'il était mort à cette époque.) Nous pouvons donc considérer que cet ordre est, dans l'ensemble, satisfaisant. (9)

Si le *Précis historique* ne nous a guère servi afin de définir l'ordre où il fallait placer ces gravures, en revanche les descriptions des batailles et les commentaires des reproductions sont pleins de renseignements beaucoup plus détaillés que ceux de Pelliot. Il nous fait remarquer par exemple que, curieusement, les combattants éleuthes se servent de fusils et les cavaliers chinois ont une fleur de lys sur leurs harnachements (10), et que, sur toutes les gravures, on ne voit jamais un mort ou un blessé chinois ! Le Père Lefèvre auquel on a fait cette observation a répondu : « que le peintre se serait donné garde de présenter à l'empereur un dessin où l'on aurait vu un Chinois étendu sur le champ de bataille ! »

En 1792, l'empereur Qianlong peut être satisfait de ses dix campagnes victorieuses. Au cours de son long règne, il a conquis la Dzoungarie (1755–1757) et une partie du Turkestan oriental (1758), qui ont agrandi la Chine de vingt mille li (plusieurs fois la grandeur de la France). Il a su se faire reconnaître dans les zones frontalières par certains combats glorieux, que l'érudit Walter Fuchs qualifie de « conquêtes coloniales », Formose (Taiwan) (1787–88), Birmanie (1768–70), Annam (1788–89), Népal (1790–92) ; ces campagnes furent gravées à la fin du XVIIIe siècle par des élèves des Jésuites, mais la qualité de la gravure ne vaut pas, de très loin, les gravures françaises.

Certaines de ces fameuses batailles se seraient déroulées dans l'imagination de généraux paisibles dans leurs camps. Peut-être ? Mais nous, Occidentaux, ne voyons-nous pas les choses d'une manière trop pragmatique. Comme dit François Julien : « En Chine, on privilégie le biais, l'esquisse, l'indirect. La victoire ne dépend pas des combats, mais des stratégies développées antérieurement. C'est le résultat qui compte ! »

NOTES

Préface

1 - Signalons une réédition des *Lettres Edifiantes et Curieuses de Chine par des Missionnaires jésuites 1702-1776* - Chronologie, introduction et notes par J et J.L. Vissière, Garnier Flammarion, 1979.
2 - Il est impossible de résumer en quelques lignes une question aussi épineuse que la "Querelle des Rites". Celle-ci comporte trois interrogations principales, qui à première vue, ne paraissaient pas insolubles : la première, quel terme à utiliser pour Dieu, la deuxième, le culte des ancêtres est-il compatible avec la doctrine chrétienne, enfin les fidèles peuvent-ils assister aux cérémonies du culte de Confucius ?
3 - Le Père Parennin était « l'homme le plus sage que les Jésuites avaient envoyé en Chine », selon Voltaire, dont on connaît l'inimitié, c'est le moins que l'on puisse dire, à l'encontre de la Société de Jésus.
4 - Lire les remarquables livres de J. Needham parus en anglais, mais dont certains ont été traduits en français : *La Science chinoise et l'Occident*, 1973.
Depuis plus de mille ans, les Chinois connaissent le harnais de poitrail des chevaux, la charrue avec socle métallique, le semoir, la métallurgie de l'acier à partir de la fonte, le forage, et d'autre part, ils ont inventé la boussole, l'imprimerie, le papier monnaie, la poudre...

Chapitre 1

1 - "Padroado". Ligne idéale définie par une bulle papale, entérinée par le Traité de Tortesillas en 1494. Vu la difficulté de calculer les longitudes, et pour éviter tout litige, il fut fixé une ligne départageant les Portugais et les Espagnols.
C'est ainsi que les Espagnols évangélisèrent Manille, et les Portugais, Macao, porte de la Chine et de l'Extrême-Orient.
2 - Castiglione s'embarque pour la Chine le 11 avril 1714. Avant son départ il écrit au général des Jésuites Michel-Ange Tamburini, que « les travaux de la chapelle de Coimbra sont terminés à la satisfaction de tous. » !!
Que faut-il en déduire, soit que Castiglione faisait allusion à une autre chapelle qui fut détruite d'après les instructions du marquis de Pombal en 1722, et dont les tableaux auraient été transplantés dans cette chapelle ; — pour être franc la description des tableaux ne concordent pas, perspective, trompe l'œil, circoncision — soit que tout simplement le portail de pierre daté aurait été construit quelques années après le décor de la dite chapelle ! Ceci me paraît la seule solution plausible, car les dits tableaux de cette chapelle de l'hôpital de l'Université correspondent bien « au faire » de Castiglione.
3 - Approximativement 45 000 kilomètres ou comme disent les chinois : « Neuf fois dix mille lis ».
4 - Ces renseignements sont nettement plus tardifs, puisque le livre « Voyage à Canton » de C. Charpentier-Cossigny est de la fin du siècle. Mais les descriptions et les mœurs n'ont guère changé, sinon que Canton est devenue la seule ville où le commerce est toléré avec les étrangers.
5 - Consulter le petit livre fort bien documenté de Christophe Comental *Matteo Ripa, peintre graveur missionnaire à la Cour de Chine*, 1983. Nous nous sommes permis de lui emprunter la carte qui montre le trajet des Jésuites de Canton à Pékin.
6 - La « trompette » ou « trompe marine » est en réalité un instrument à cordes dont on joue avec un archet ! (Renseignements aimablement fournis par Alain de Chambure).)

Chapitre 2

1 - Voici la fiche résumée de Jean-Claude-Joseph Froissard, marquis de Broissia d'après le *Collège héraldique de France* : « Jean-Claude-Joseph Froissard, chevalier, puis marquis de Broissia, suivant lettres patentées du mois d'octobre 1691, enregistrées à Besançon et à Dole. Chevalier d'honneur au parlement de Besançon et Chevalier de Saint-Georges de la promotion du 16 février 1682. Le marquis de Broissia mourut à Neublans en 1750. »
2 - En vérité, nous savons peu de choses sur la jeunesse de Jean-Denis Attiret. On peut cependant situer le voyage et le séjour à Rome et en Lombardie entre la fin 1725 et 1729. Retour à Dole vers 1730, car le musée de Dole conserve un tableau — en très mauvais état — avec une inscription « Attiret pingebat. Dola 1730 ». Puis séjour à Lyon de 1730 à 1733. Retour à Dole, et entrée au noviciat à Avignon en juillet 1735. Pour évoquer son voyage en Italie et l'atmosphère romaine à cette époque, nous avons eu recours à des documents contemporains, comme le voyage du futur président de Brosses en Italie en 1739, et pour le séjour à l'Académie de France à Rome, le livre de M. Bernard Hercenbert *Nicolas Vleughels*, œuvre fort bien documentée.
3 - On pouvait se rendre à Rome de bien des manières plus ou moins confortables. Quelques années après Attiret, Fragonard et le receveur général Bergeret voyagèrent luxueusement en berline, avec deux cochers, suivis du cabriolet de son fils accompagné d'un cuisinier, jusqu'à Antibes, où ils prirent un bateau qui les conduisit à Savone. Par contre Prud'hon, redoutant un voyage en chaise de poste d'Avignon à Rome, crut plus pratique et moins onéreux de s'embarquer à Marseille sur une felouque qui se rend à Civita Vecchia, le port de Rome. Catastrophe, il mit deux mois pour joindre la ville éternelle !
4 - Lors des fameuses ventes des biens royaux au château de Versailles (août 1793-1794), « la cave Capet » (Louis XVI) fut mise aux enchères sous les numéros 6881 et suivants. Sur le bordereau on relève les noms de « Gruaud la Rose, des vins blancs de Soteme (sic), des bouteilles de Condrieu ».
5 - Mauvais vers imitant ceux de Chapelle de Bachaumont dans *Voyages*, Amsterdam, 1708.
A Avignon, en juin 1739, le futur président de Brosses, consciencieux, raconte avoir vu *Les Quatres Evangélistes* de la coupole des Jésuites « peints de bonne main », œuvre de Jean-Denis Attiret, comme nous le verrons à la fin de ce chapitre.
6 - Cité par les frères Goncourt dans *L'Art du XVIIIe siècle*. Cette crise psychologique en voyant des tableaux des grands maîtres italiens n'est pas propre à Attiret ou à Fragonard ; il en sera de même de David cinquante ans plus tard lors de son voyage en Italie : « A peine fus-je à Parme que voyant les ouvrages du Corrège, je me suis trouvé ébranlé, à Bologne, je commençais à faire de tristes réflexions, à Rome je fus honteux de mon ignorance » (*Biographies*, 1808).
7 - Au milieu du XVIIIe siècle, le dîner se passe vers 12 heures en province, et 14 heures à Paris. Le souper se prend tard dans la soirée.
8 - Voir l'intéressant livre de Catherine Sheck *Catalogue des Peintres français du Musée de Dole*, 1995.
9 - Le cardinal-archevêque Henry-Oswald de la Tour d'Auvergne, archevêque de Vienne, abbé de Cluny, brocardé par Voltaire, fut également portraituré par Hyacynthe Rigaud (1695-1743). Son tombeau, à Vienne, est un chef-d'œuvre de sculpture.
10 - Pour la petite histoire, précisons que le nom de Lorient ne vient pas du tout du nom d'un port destiné au commerce avec l'Orient ; mais parce que à cette époque, sur une rivière dénommée « Faquedic », un magnifique vaisseau *Le Soleil d'Orient* était en construction, et les curieux du voisinage, allant voir le bateau disaient : « Nous allons à l'Orient ».
11 - On parle toujours des bourgeois malheureux qui perdirent des fortunes sous la Régence en spéculant sur les actions de la Compagnie des Indes, mais il y eut des « initiés » tel le prince de Condé, qui surent se dégager au bon moment.
12 - Canton, dont le nom chinois est Guangzhou, resta fermé au commerce portugais, malgré de nombreuses tentatives, pendant de longues années. Voir sur ce sujet le chapitre II de l'important livre de Léon Bardon *La Compagnie de Jésus et le Japon. 1547-1570*.
Canton ne s'ouvrira au commerce européen qu'à la fin du XVIIe siècle, et aura un grand développement au XVIIIe siècle, que l'on peut comparer à celui de Hongkong au XXe siècle. La restitution de Hongkong à la Chine doit avoir lieu en juillet 1997.

Chapitre 3

1 - Troisième lettre du Père Benoit *Lettres Edifiantes et Curieuses*, tome XXIV, écrites des Missions Etrangères.

2 - Première lettre du Père Benoit missionnaire à Pékin à Monsieur X le 4 novembre 1773, tome XXIV.
3 - Relire les deux vieux livres qui nous restituent l'atmosphère de la cour de Chine sous Qianlong : Blackouse et Bland *Annales et Memoires of the court of Pekin*, Londres 1914 et des mêmes auteurs *Les Empereurs mandchous*, 1914.
4 - Ne pas manquer de lire le court chapitre consacré à l'horlogerie dans *Mandat du Ciel* de Jean-Pierre Duteil, *Arguments* 1994.
A cette époque la Mission jésuite dispose de deux horlogers de qualité Gilles Thébault, arrivé en Chine en 1738, et François-Louis Stadlin, né à Zug en Suisse, mort à Pékin en 1740 après trente-trois ans passés en Chine.
Le dernier grand horloger de la Mission fut Jean-Mathieu de Ventavon, fils de parlementaire, qui devint machiniste et horloger à la Cour, où il resta après la dissolution de la Compagnie de Jésus.
5 - Heschen, général des Bannières, devenu conseiller privé de l'empereur fut assez habile pour mettre à profit ce proverbe chinois : « On n'emploie pas le fer de qualité pour faire des clous, ni les hommes de valeur pour faire des soldats. » !
6 - Très intéressant ce vieux livre paru en 1910 à Neufchâtel : *La montre chinoise*, relation de l'horlogerie suisse avec la Chine par A. Chapuis et G. Loup.

Chapitre 4

1 - Sur cette importante « Querelle des Rites », il faudrait lire le chapitre XXIV (pages 312 à 332) de l'*Histoire générale de la Chine* par Henri Cordier, librairie Geuthner 1920, et *Le Mandat du ciel - Rôle des Jésuites en Chine* par Jean-Pierre Duteil, Arguments 1994.
2 - Vient de sortir aux Editions "Auvidis-Astrée" un disque "Pedrini, concert baroque à la Cité Interdite" interprété par l'Ensemble XVIIIe - 21, Musique des Lumières, direction Jean Christophe Frisch.

Chapitre 5

1 - On peut s'étonner, à juste titre, du très long voyage infligé aux princes soumis, car la Dzungarie (aujourd'hui Xi Jiang) est à plus de 3000 kilomètres de Jehol (quand nous sommes allés de Pékin à Urumtchi, capitale de la région, nous avons mis cinq à six heures en Tupolev).
2 - Le papier de Corée était particulièrement résistant, fait de bambou écrasé, pulvérisé et reconstitué. Les feuilles sont d'une taille inusitée en Europe à cette époque.
3 - Ka Bo Tsang, *Portraits of Meritorious Officials : Eight examples from the First set Commissioned by the Qianlong Emperor*, Arts Asiatiques, 1992.
4 - Il ne faut pas s'étonner de cette façon de procéder car on la retrouve en Europe dans le *Serment du Jeu de Paume* de David. Celui-ci, dans ses dessins préparatoires, représentait les principaux personnages nus, tel Barnave.
5 - La Propagande de Rome est une congrégation, composée de vingt-neuf cardinaux, établie à Rome pour les affaires qui concernent la propagation de la foi. Elle fut fondée par Clément VIII en 1597 et organisée par Grégoire XV en 1622.

Chapitre 6

1 - En réalité ce dialogue fictif relevé dans *Curiosités naturelles, historiques et morales* de A. Caillot, 1818, est nettement inspiré, c'est le moins que l'on puisse dire, de la seconde lettre du Père Benoist ou Benoit, parue dans les *Lettres Edifiantes et Curieuses*, tome XXIV (Toulouse, 1811).
2 - Une sincère amitié liait Cochin et le marquis de Marigny depuis le classique voyage à Rome que celui-ci, alors marquis de Vandières, fit avec Cochin, l'abbé Leblanc et Soufflot.
3 - Sous le règne de Louis XV, la situation financière de la France n'était guère brillante. Elle ne fit qu'empirer sous Louis XVI. « Quand d'Angivillier prit l'administration des Bâtiments, il ne cacha pas au roi dans un rapport de 1775 que ses services étaient grevés d'une dette de 10 à 11 millions de livres !! Fournisseurs, ouvriers et artistes n'étaient pas payés depuis de longs mois ! » *Le Comte d'Angivillier* par Jacques Sylvestre de Sacy, 1953.
4 - Par une lettre du Père Benoit (*Lettres Edifiantes et Curieuses*, tome XXIV) on est certain que l'empereur ayant vu les estampes qui étaient arrivées en 1772 à Pékin, exprima sa satisfaction du travail des graveurs français et ordonna de tirer de suite de nouvelles épreuves, grâce aux sept planches de cuivre arrivées dans le premier lot. Mais le Père Benoit craignant de ne pas très bien réussir trouva divers prétextes pour remettre ce travail à plus tard. Effectivement si l'on en juge par des gravures, ayant à la partie supérieure des poèmes de l'empereur, le tirage postérieur est trop encré. Mon confrère Paul Prouté partage cet avis.
5 - Les « Hannistes », marchands privilégiés, font partie d'une « Guilde » ou « hong », association investie du monopole de commerce avec les étrangers depuis 1720, et placée sous le contrôle étroit de la bureaucratie impériale.
6 - Toute la série des gravures, offertes au roi, fut mise aux enchères sous la Révolution, lors des fameuses ventes de Versailles qui durèrent un an (juillet 93 à août 94), pour la somme importante à l'époque de 2900 livres à un citoyen dénommé Fleron (renseignement aimablement fourni par Christian Baulez, conservateur en chef du musée de Versailles et de Trianon).
7 - Quelques temps après la mort de Jean-Denis Attiret à Pékin en octobre 1769, son frère Jean-Baptiste écrit au marquis de Marigny pour lui demander les dessins et gravures des *Conquêtes de l'Empereur Qianlong*. Il lui fut répondu le 10 novembre qu'on pourrait lui donner les gravures de son frère. Ne voyant rien venir, il fit une seconde démarche, mais il lui fut dit que toutes les épreuves étaient réservées aux ministres et au roi.
8 - Remarquons que les historiens chinois d'aujourd'hui ne parlent jamais des « Eleuthes » ni des « Hotchom » !
9 - En pensant aux futurs chercheurs, mon fils Jean-Michel, Jacques Barrère et moi-même avons fait exécuter trois copies du *Précis Historique* qui se trouvent maintenant aux bibliothèques du musée Guimet, du musée Cernuschi, et bien entendu à la Bibliothèque Nationale.
10 - Faut-il voir dans ces fleurs de lys un hommage à la France ? Je ne saurais le certifier. Ce qui est certain, c'est que « les fleurs de lys sont ici connues de tout le monde, elles brillent partout... Elles se trouvent au dehors chez les grands dans la plupart des choses curieuses dont ils sont possesseurs. Elles sont chez les princes en si grande quantité que je crois pouvoir dire sans exagération que les « armes de France » se trouvent aussi multipliées dans le palais de l'empereur de la Chine, qu'elles peuvent l'être au Louvre ou à Versailles » (Lettre du Père Amiot au Père de la Tour, 17 octobre 1754).

Chapitre 7

1- Michel Benoit pour se délasser, semble-t-il, avait entrepris une traduction en latin du « Chouking » et le fit avec tant d'exactitude que le Père Goubil, en ayant lu quelques morceaux, l'engagea à les mettre au net et à l'envoyer au mécène de Moscovi, le Comte de Razoumovski.

Chapitre 8

1 - Cette lettre d'Attiret qui mettait en évidence une imitation de la nature, par ne disposition asymétrique des sentiers, plantes et rochers eut en France, et surtout en Angleterre, un grand retentissement. Le jardin « anglais » venait de naître.
2 - L'important volume représentant les *Maisons de Plaisance de Yuanmingyuan*, œuvre des peintres chinois de la Cour, Tang Dai et Shen Yuan en 1744 ; furent copiées vers 1794 assez naïvement sous le nom de « Haidian », maison de « plaisance de l'empereur », par un peintre jésuite (?) à l'instigation de van Braan Houckgeest, directeur de la factorerie néerlandaise de Canton.
Réserves du Cabinet des Estampes de Paris, Bibliothèque Nationale.
3 - C'est dans la partie Est du Yuanmingyuan, au nord que furent bâtis les Palais européens. A la partie supérieure de notre reproduction, l'emplacement du « Palais de la Mer calme » est indiqué par le n° 12. D'après le *Yuanmingyuan* par M. Wang Wei, Pékin, 1980. Sur le même sujet, voir un article de Philippe Jonathan et Antoine Durand dans l'élégante plaquette bien illustrée, parue en 1987 sous la direction de Madame Pirazzoli t'Sterstevens *Le Yuanmingyuan - Jeux d'eau et Palais Européens du XVIIIe siècle à la Cour de Chine*.

4 - Aujourd'hui il ne reste plus que quelques ruines de cet ensemble extraordinaire, mais heureusement l'empereur voulut avoir le plan de ses maisons européennes bâties à Yuanmingyuan qu'il fit graver en Chine par des artistes chinois, élèves des Jésuites.
5 - A cette époque Victor Hugo en exil stigmatise, à juste titre ces pillages, tandis qu'André Malraux en 1926 dans *La Tentation de l'Occident* met dans la bouche d'un de ses personnages ces curieux propos : « Les intelligents soldats des armées alliées s'enfuirent du palais d'Eté, emportant avec soin les précieux jouets mécaniques dont dix siècles avaient fait offrande à l'Empire, écrasant les perles et essuyant leurs bottes aux manteaux des rois tributaires. »
Soyons précis : le siège des Légations par les Boxers pendant deux mois du 17 juin au 26 juillet (les fameux cinquante-cinq jours de Pékin) fut un épisode dramatique où plusieurs dizaines d'Européens furent tués, tandis que des milliers de chrétiens chinois périrent.
6 - Une explication s'impose ici. Le bâtiment où monte Loti est l'ancienne église du Nord (« Beitang ») désaffectée, où se trouvait encore un orgue, et qui servait de garde-meubles aux collections de l'impératrice Cixi. Il fut détruit en 1911. Le premier « Beitang » avait été construit après 1693 près du palais dans l'enceinte même de la Cité impériale, et dédié à « Jésus-Christ mourant sur la croix ». Sur le fronton de l'église une inscription en cinq caractères indiquait que « l'église avait été construite sur ordre impérial ». Le troisième « Beitang » construit par Monseigneur Favier également dans l'enceinte du palais fut consacré en 1889, et connu sous le nom de « Cathédrale Saint-Sauveur ». Aujourd'hui l'église a été transformée en école avec une étoile rouge sur le fronton !!!
7 - Deux pages d'un Catalogue de vente, à Paris, d'objets d'art et de Curiosités de la Chine provenant du Palais d'Eté de « Yuen Ming Yuen »et mentionnant des jades et pierres dures, une robe jaune de l'empereur de Chine, un costume complet du général tartare, etc. Bibliothèque des commissaires-priseurs. Paris.
8 - Pavillon chinois de Sans-souci à Postdam qui, sur les ordres de Frédéric le Grand, sinophile averti, fut en partie décoré par le Français J.A. Martin avec des panneaux en vernis martin. Photo Max Baur.
Si Auguste le Fort a eu le privilège d'être le premier en Europe orientale à édifier le « Palais de Porcelaine » à Dresde vers 1715, il fut suivi par des princes suédois qui édifièrent au XVIIIe siècle de nombreuses folies, telles le pavillon chinois de Drottingholm. Photo Connaissance des Arts.

Chapitre 9

1 - Bibliothèque de l'Institut - (VI et VII) : 85 Lettres des P.P. Ko et Yang - 112 lettres de Bertin aux Missionnaires de Chine.
2 - Visite en 1764 de deux Chinois à la Manufacture Royale de Sèvres par R.P. D. Roi, Cahiers de la Céramique N° 33 - 1944.
3 - *Les Mémoires* sont l'œuvre des R.P. Amiot, Bourgeois, Cibot, Ko et Poirot. (15 vol. in 4° publiés de 1776 à 1789.)

Chapitre 11

1 - Lettre du Révérend Père François Bourgeois à Madame de X à Pékin le 15 octobre 1769. *Lettres Edifiantes et Curieuses*, tome XXIII.
2 - En 1900, selon Pierre Loti dans *Les Derniers Jours de Pékin* « les restes des missionnaires ont été dépecés, concassés et jetés au feu, les pierres des caveaux sauvagement mutilées, toutes les belles sculptures des stèles, très somptueuses, brisées. » !
3 - Voir l'excellent livre de Jean Lacouture *Jésuites. Les conquérants*, Le Seuil, 1991.
4 - André Levy *Nouvelles Lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Orient par des voyageurs chinois à la Belle Epoque*, 1986.
4 - Caricature stigmatisant le soi-disant moral relâché des Jésuites. D'un côté « chemin de pierres », de l'autre « chemin de velours ».
5 - *Les Jésuites chassés de Rouen, 12 février 1762*. Le crible contient Jacobins, Ricoletti, Oratoriens, Docteurs de Sorbonne et Jésuites.
6 - Caricature représentant le « Déménagement des Pensionnaires des Jésuites ». Dédiée aux R.R.P.P., soi-disant Jésuites, avec quatre mauvais vers :
« Le temps a dévoilé votre infâme doctrine ;
Thémis en triomphant de vos complots affreux
Confond votre institut, détruit votre origine,
Et ne veut plus souffrir vos esprits odieux ».
Vers 1762. Musée Carnavalet.
7 - Cul de lampe. Girouette avec emblème des Jésuites.

Chapitre 12

1 - Le ministre Bertin, très diligeant, écrit à Giuseppe Panzi le 16 mai 1781 : « Est-ce que vous n'avez pas reçu en son temps la figure en pied de l'empereur K'ien-long, fait en porcelaine blanche ou en biscuit. J'aurais été bien aise d'en avoir des nouvelles. » Bibliothèque de l'Institut, Paris.
2 - De mémoire je m'inspire de Claude Roy dont le livre *Clefs pour la Chine* fut mon compagnon de voyage lors de ma première visite en Chine, il y a près de cinquante ans.

Postface

1 - Entrecolles (d') ou Dentrecolles François-Xavier. S'embarque pour la Chine en 1698. Supérieur de la mission française en Chine de 1707 à 1719. Mort à Pékin le 27 juillet 1741. Il a écrit de nombreuses lettres sur la manufacture de porcelaines de Jingdezhen où il se rendit à plusieurs reprises. Voir *Lettres Edifiantes et Curieuses*, tome XVIII page 176 et tome XIX page 142.
Lors d'une visite, il y a quelques années, au musée de Jingdezhen, je pus constater, à ma grande joie, que la conservatrice considérait que les écrits du Père d'Entrecolles étaient d'excellentes sources d'information !
2 - En ce qui concerne les porcelaines peintes en grisaille, on a un point de repère précieux au musée de Boston, où se trouve un porte-pinceau (bitong) décoré d'un beau paysage à l'encre de Chine qui est marqué « Yongzheng », donc postérieur à 1723.
3 - *Les Peintres jésuites à la Cour de Chine* par le professeur René Picard, 1973.
4 - *Matteo Ripa, peintre-graveur-missionnaire à la Cour de Chine* par Christophe Comentale, 1983.
5 - Voir sur ce sujet : *Chinese Porcelain of the 19th an 20th centuries* par H.A. Van Dort, Lochem 1977.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archivum Romanum Societatis Jesu, Rome : page 174.
Bibliothèque de l'Institut de France : pages 186, 187.
Bibliothèque des commissaires-priseurs, Paris : page 142.
Bibliothèque du Palais de Ningshougong, Pékin : page 63.
Bibliothèque nationale, Paris : pages 64, 82, 110, 112, 120, 125, 130, 194, 197.
British Library, Londres : pages 57, 76, 91, 126.
Bulloz, Paris : pages 179, 181.
Collection Aires de Magalhoës, Lisbonne : page 205.
Collection Hubert Prouté : page 44.
Collection Jean-Michel Beurdeley : pages 113, 138-139.
Connaissance des Arts : page 143.
École vétérinaire, Maison-Alfort : page 145.
Fondation Abel de Lacerda, Caramulo, Portugal : page 199 (bas).
Max Baur, Potsdam : page 143.
Metropolitan Museum of Art, New York : page 121.
Musée Atger, Montpellier : page 43.
Musée chinois, Fontainebleau : pages 72-73.
Musée d'Art de Hong-Kong : pages 53, 54.
Musée d'Histoire chinoise, Pékin : page 98.
Musée d'Orbigny, La Rochelle : page 195.
Musée de l'Homme, Paris : page 69.
Musée de la Marine, Paris : page 51.
Musée du Gugong, Pékin : pages 92, 127.
Musée du Vieux Lyon : page 47.
Musée Guimet, Paris : pages 22, 34-35, 100-101, 102-103, 104.
Musée Leblanc-Duvernoy, Auxerre : page 132.
Musée municipal de Dole : page 48.
Musée national de Bogota : page 12.
Musée national de Céramique, Sèvres : page 185.
Musée national de Taibei : pages 28, 36, 38, 68, 70 (bas), 95, 114-115, 151, 152, 154-155-156, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 191, 192, 193.
Musée Yurin-Kan, Tokyo : pages 32-33.
Museu nacional de Arte Antigua, Lisbonne : page 177.
Museum für Völkerkunde Kunst, Berlin : pages 96, 97, 105.
Palais impérial de Pékin : pages 59, 78-79, 93, 184, 188, 190.
Percifal David Collection : pages 30, 31, 83.
Roger-Violet, Paris : page 178.
Université de Tanjin : pages 110, 112.
Victoria and Albert Museum, Londres : pages 24, 55, 70 (haut).